

COMMENT VOYAGENT LES CHANSONS

Les chansons populaires sont d'éternelles nomades. Nées à ciel ouvert, elles ont aussitôt pris le large. Leur vie ressemble à celle du Juif errant de la légende. Elles n'ont connu, même fatiguées par l'âge, ni abri ni havre de grâce. Poussées par un destin qui s'attachait à leur naissance et à leur hérédité, elles voyageaient perpétuellement, sans pouvoir nulle part s'arrêter, car s'arrêter pour elles était la mort. Nulle frontière n'interceptait longtemps leur marche; elles se déguisaient au besoin et pénétraient partout. Anonymes, elles taisaient leur origine et passaient d'un idiome à l'autre, sur les lèvres de la foule dans toutes les nations. L'Europe pour elle était un seul pays, qu'elles croisaient en tous sens. Souvent elles s'embarquaient et faisaient voile sur les mers, pour s'arrêter à des ports lointains, même en Amérique.

Des exemples remarquables de la diffusion des chansons populaires par le monde, à travers les siècles, sont faciles à choisir, d'autant plus que nous pouvons prendre ces exemples où nous les trouvons, loin de leur lieu d'origine, dans le vaste répertoire canadien-français recueilli depuis quelques années sur les bords du Saint-Laurent.

Une de ces chansons est *Dame Lombarde*; elle vient de l'Italie septentrionale et remonte à la fin du VI^e siècle; elle prit sa forme définitive un siècle ou deux plus tard, puis passa en France et, finalement, au Canada, où elle a survécu jusqu'à nos jours. Une deuxième chanson qui sert ici d'illustration est *Renaud*; née en Scandinavie, où elle est encore familière, elle traversa la Mer du Nord pour se rendre en Germanie et en Bretagne, émigra de Bretagne en France et, de là, voyagea sur le continent, dans toutes les directions. Une troisième chanson, *Germiné*, est un souvenir méridional des croisades; elle passa du Midi de la France à la Normandie, à la Bretagne et à plusieurs contrées méditerranéennes. Une quatrième, *La Nourrice du roi*, est une chanson pieuse de l'Espagne qui a traversé les Pyrénées et s'est fixée en France, près des frontières de la Suisse. Ces chansons ont traversé l'Atlantique avec les colons de la Nouvelle-France, au dix-septième siècle, et se sont établies avec eux au Canada; elles sont encore populaires dans les districts ruraux de Québec. Les mélodies en ont été recueillies, en autant de versions possibles, au moyen du phonographe et de la sténographie, sur tout le parcours du Saint-Laurent, depuis la rivière Ottawa jusqu'en Gaspésie, et au pays des Acadiens, en Nouvelle-Ecosse.



Vincent-Ferrier de Repentigny et Philéas Bédard chantant: "Mon père, je voudrais me marier".

DAME LOMBARDE

Cette plainte est unique; elle nous vient du sud—de l'Italie—en passant par la France, contrairement au grand courant historique qui fait que les plaintes prennent naissance au nord, s'acheminent vers le sud, et les chansons lyriques, d'origine méridionale, émigrent vers le nord.

Elle est aussi, par son thème historique, sinon sous sa forme actuelle, l'une de nos plus anciennes. Elle redit l'histoire de "Dame lombarde," la tragique Rosmonde, qui essaya d'empoisonner son mari, à Ravenne, en l'an 573, mais but la mort dans la coupe fatale qu'elle avait elle-même préparée.

Nigra, le traditionniste italien, a le premier découvert l'identité de la plainte de "Dame lombarde" avec l'empoisonneuse empoisonnée, dont l'histoire fut longtemps l'objet de la chronique ancienne. Et Doncieux a dernièrement repris ce sujet (*Romancero*, 174-204) en le rattachant à la seule version semi-française qu'il connaissait de cette chanson recueillie au pied des Alpes, près de la frontière italienne. Je résume ici les aperçus historiques de ces deux savants.

Alboin, roi des Lombards, envahisseurs de l'Italie du Nord, avait encouru la haine de Rosmonde, sa femme, en la faisant boire dans le crâne de son père. Par ruse, elle se lia à Helmichis, un officier qui, cédant à l'empire de la volonté terrible de Rosmonde, assassina Alboin, et devint son époux—le second.

Rosmonde tenta avec Helmichis de s'emparer du royaume; mais les Lombards se révoltèrent. Elle dut prendre la fuite et s'embarquer de nuit pour Ravenne, où elle fut bien accueillie par Longin, préfet de la ville.

Pour reconquérir la couronne qu'elle venait de perdre, il lui fallait faire disparaître Helmichis, qui ne pouvait plus servir à ses ambitions. Elle usa de ses charmes. Longin, épris d'elle, la sollicita de se rendre libre de l'épouser, afin de régner de nouveau.

Elle eut, cette fois, recours au poison. Le chroniqueur Agnellus de Ravenne raconte que lorsque Helmichis sortit du bain, suffoquant de chaleur, il reçut de Rosmonde "une coupe remplie d'un breuvage prétendu bienfaisant, mais qui était empoisonné. Dès qu'il eut bu la mort, il retira la coupe de ses lèvres et la tendit à la reine, disant: Bois, toi-même! Elle ne voulut pas, mais, tirant son épée, il se jeta sur elle et dit: Si tu ne bois pas, je te frappe!.." Elle but et, à l'instant, ils moururent.

Paul Diacre et Agnellus, chroniqueurs lombards du VIII^e siècle, racontèrent les aventures de Rosmonde. Le récit d'Agnel-

lus se rapproche tellement de la forme de notre complainte que Nigra les considère identiques. "Dame lombarde" ne serait autre que la tragique Rosmonde; et la complainte italienne serait contemporaine de ces événements, car les chansons naissent des faits qu'elles commémorent; elles n'empruntent pas leur sujet au parchemin ou à la chronique. En ceci, Nigra peut bien avoir raison.

Mais Doncieux ne voit pas les choses du même œil. La chanson, d'après lui, ne remonterait qu'au début du XVI^e siècle. Il y remarque une "allusion malveillante" au roi de France, séducteur de la Dame lombarde. Il doit s'agir de François I^{er}, dont les galanteries étaient notoires, et qui était à Pavis, en 1525, avec l'armée française. Dans les versions italiennes, Dame lombarde s'écrie: "Pour l'amour du roi de France, je mourrai!" Ce vers à lui seul daterait toute la complainte qui, pour d'autres raisons encore, d'après Doncieux, ne saurait remonter à une date aussi reculée que le VI^e ou le VIII^e siècle.

* * *

La complainte *Enseignez-moi donc!* n'est, à bien peu de choses près, autre que *Dame lombarde*. Les neuf versions jusqu'ici recueillies sur le Saint-Laurent viennent des bas-fonds du terroir. Elles débutent de deux manières différentes; ici, c'est la voisine qui enseigne le poison; là, c'est le rossignol sauvage; les mélodies comme les textes varient avec les versions, incomparablement plus que dans les chansons du *Prince d'Orange* et du *Prince Eugène* qui, pourtant, sont du XVI^e siècle. Les deux mélodies reproduites ici, l'une laurentienne, l'autre acadienne, sont absolument indépendantes. Il est évident qu'elles sont d'un âge fort avancé; leur décadence le démontre.

Il faut que cette complainte ait longtemps séjourné en France d'oïl—en Normandie et sur la Loire—, pour se diversifier ainsi, avant son passage au Nouveau Monde. Il n'est donc pas possible qu'elle se rapporte à François I^{er}, qui est contemporain de la découverte de l'Amérique. Dans si peu de temps, elle n'aurait pas pu passer les Alpes, traverser la France provençale en s'y adaptant, et se ramifier en tous sens dans les provinces du nord. Cela eût-il été possible, il n'est guère croyable qu'on ait si inexactement rapporté des faits historiques notoires et encore récents. François I^{er} ne connut jamais la "Dame lombarde" de la complainte; encore moins fut-il le héros dans cette histoire d'empoisonnement célèbre.

Le couplet final de la complainte italienne "Pour l'amour du roi de France, je mourrai" est donc une retouche tardive, une adaptation de surface, telles qu'on les a pratiquées de tout temps. Il n'est pas même sûr que ce vers adventice soit contemporain de François Ier. D'autres rois de France avant lui étaient entrés en Italie.

Mais la documentation de Doncieux était insuffisante. Il ne connaissait pas nos versions canadiennes, non plus que celles de Millien (trois variantes et autant de mélodies), récemment recueillies dans le Nivernais, en France. Sa seule excuse de publier cette complainte italienne dans son *Romancero* c'est qu'elle était l'unique version semi-française alors connue et recueillie dans les Alpes. Son texte est d'ailleurs une traduction de l'italien.

Nos versions purement françaises du Canada ne contiennent pas d'allusion au roi de France. Elles se terminent par les mots: "Ah! que maudit soit ma voisine de m'avoir enseigné (le poison)", ou "Ah! que maudit soit le rossignol!" En ceci, comme dans tout le reste, elles se rapprochent davantage de l'antique histoire de Rosmonde, qui dut de bonne heure traverser les Alpes, et le Midi, pour s'enraciner profondément dans toute la France; autrement, elle ne serait pas entrée de plain-pied en Amérique, avec les colons de la Loire et de la Normandie, comme elle y est entrée, il y a déjà près de trois siècles.

RENAUD

La complainte du *Roi Renaud* est peut-être la plus fameuse de tout le répertoire de France. Son histoire est unique. Après sa naissance obscure en Scandinavie, à la fin du moyen âge, elle se dissémina sur toutes les côtes du Nord, mit pied à terre en Bretagne et passa à toute la France. De là elle pénétra en Italie et en Espagne; et elle traversa les mers avec les colons de la Nouvelle-France, au XVIIe siècle. Elle s'est depuis profondément enracinée sur les rives du bas Saint-Laurent et en Acadie.

Enlisée dans le terroir de plusieurs pays, elle aurait bien pu s'y perdre à tout jamais, comme bien d'autres. Mais il lui arriva de ressusciter et de revivre, à la fin du siècle dernier, cette fois dans un monde nouveau, chez les savants et les artistes, et ensuite dans le grand public. Les folkloristes l'ont étudiée à fond, se passionnant pour son histoire. De grands artistes, comme Yvette Guilbert, l'ont remise en honneur sur plus d'un continent.

Renaud est aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre de France les plus universellement reconnus. Il est aussi un symbole car il représente en des traits émouvants la chanson ancienne, ainsi que la tradition chantée des ancêtres. S'éteignant comme lui, ces airs traditionnels pourraient bien lancer ce cri de détresse, sur son tombeau entr'ouvert:

"Terre, ouvre-toi, terre fens-toi,
Que j'aïlle avec Renaud, mon roi!"
Terre s'ouvrit, terre fendit
Et si fut la belle englouti'!"

La complainte *Renaud* avait déjà un long passé derrière elle, lorsqu'elle s'embarqua pour Québec et Louisbourg avec les anciens colons français du Nouveau Monde. Depuis, elle s'est conservée dans l'obscurité, parmi des générations de chanteurs illettrés. Elle est même une de nos chansons les mieux connues, mais seulement dans le bas Saint-Laurent. Elle ne remonta le fleuve guère au delà de Québec.

Jusqu'en 1917, on ne l'avait pas encore découverte chez nous. Nos chansonniers la passaient sous silence. Lorsque Yvette Guilbert, après l'avoir dramatisée d'une façon inoubliable, demanda: "La connaissez-vous, au Canada?" réponse lui fut faite: "Hélas, non!" C'était bien à tort! Elle y survivait encore, mieux même que dans les provinces de France, mais seulement parmi la gent rustique, dont le souvenir est profondément ancré dans le passé. Les lettrés, eux, ne la connaissaient pas, leur connaissance ne relevant que du livre, qui ne remonte pas aussi loin.

La complainte de *Renaud* se chante, les soirs d'hiver, dans les foyers quasi normands de l'Islet, de Kamouraska, du Témiscouata, et plus souvent encore, dans la Gaspésie et aux alentours de la baie des Chaleurs. Mais elle ne semble pas familière dans les Laurentides. Ses traits authentiques se sont fidèlement conservés, en dépit de ses pérégrinations. Même des divergences secondaires y ont une signification curieuse, comme au début d'une version jersiaise de Gaspé: "Bonne nouvelle, grand roi Louis. Ta femme est accouchée d'un fils..." Le nom primitif de Renaud est ici devenu Louis, pour suivre les temps, mais des temps depuis longtemps révolus.

* * *

Les littérateurs la retrouvèrent un peu avant 1850. De la Villemarqué, en 1839, en publia, dans *Barzaz-Breiz*, un frag-



Saint-Hilarion, Charlevoix.

ment, qui provient de la Bretagne. Gérard de Nerval l'inséra deux fois dans des œuvres. Elle n'a cessé depuis d'être l'objet de nombreuses monographies. Ampère, Rolland, Bladé et plusieurs autres folkloristes de France en recueillirent des versions. Cependant, des savants étrangers en étudiaient les racines ou les rameaux en Scandinavie, en Espagne et en Italie.

Doncieux, profitant de ces nombreux travaux préalables, en a dernièrement complété une belle étude d'ensemble dans son *Romancero de la France* (VII, 84-124). Il fonde son texte critique sur cinquante-neuf versions françaises et huit piémontaises. Il note qu'elle se chantait à Paris en 1594, lors de l'entrée de Henri IV; et aussi en Bretagne, dans le second tiers du XVI^e siècle.

Le nombre des versions françaises de *Renaud* s'est, depuis, augmenté d'au moins trente, c'est-à-dire, d'environ un tiers. Millien en a récemment publié cinq principales variantes, pour le Nivernais, et il cite des sous-variantes en notes; Rossat en donne trois pour la Suisse romande; et notre liste canadienne en comprend vingt-deux. Donc, en tout, environ quatre-vingt-dix versions françaises.

Ce chiffre n'est d'ailleurs qu'une fraction du total, puisque le domaine roman à lui seul possède "cinq chants étroitement apparentés au *Roi Renaud*: "un gwerz armoricain, une chanson basque, une canzone vénitienne, une chanson proprement catalane et un romance espagnol commun à toute la péninsule" (Doncieux, 97). Ce groupe à lui seul est représenté par soixante-sept versions.

Le groupe scandinave est encore plus important, car c'est à lui qu'est emprunté le sujet de la complainte: la vise du *Chevalier Olaf*..., qui est une "des plus belles et des plus universellement populaires" en Scandinavie. Le savant Grundtvig en a réuni soixante-neuf versions du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Féroé. "La plus ancienne de toutes, une danoise, date de 1550," c'est-à-dire, la plus ancienne qui a été conservée par écrit.

La documentation sur cette chanson est donc considérable: 90 versions françaises; 67, tirées, en plus, du domaine roman; et 69 versions scandinaves. En tout, 226. Et il en existe d'autres.

Cette vise scandinave est, paraît-il, née au Danemark, à une époque très antérieure au milieu du XVI^e siècle, où l'on commença à la recueillir par écrit.

On ne saurait donner un meilleur aperçu de son histoire que celui de Doncieux, dans son *Romancero* (119-124). Je le cite, en abrégé :

“Une même chanson, qui se peut intituler, selon la portion du sujet que l’on considère, “la Vengeance de la Fée” ou “la Mort secrète,” a revêtu neuf formes et passé dans neuf idiomes divers. Cette plante poétique, merveilleusement vivace et qui étend ses rameaux à tous les bouts de l’Europe, nous la connaissons depuis la racine de la maîtresse tige jusqu’aux moindres pousses terminales; et une analyse attentive nous a découvert avec netteté l’ordre de ses parties et la loi de sa croissance. Une semence légendaire, éparse dans le domaine germanique,—et dont quelque graine, tombée au bord du Rhin, donna naissance au poème plus ancien du *Chevalier de Staufenberg*—se répand aussi en terroir scandinave, et le génie d’un poète danois, du XVe ou du commencement du XVIe siècle, l’y fait germer en une vise populaire; cette première souche émet directement trois branches, une ballade écossaise, une chanson slave, un gwerz armoricain; le gwerz à son tour produit la chanson française, de laquelle enfin sont issus les chansons basque, vénitienne, catalane et le romance hispano-portugais...

Ces neuf pièces n’ont certes ni la même valeur poétique, ni le même intérêt au point de vue de l’évolution du thème: six, qu’on négligerait sans grand inconvénient, consistent en des débris plus ou moins frustes ou des calques plus ou moins fidèles, soit de la vise scandinave, soit de la romance française. *Mais les chants du Sire Olaf, du Comte Nann et du Roi Renaud, qui tiennent d’ailleurs l’un à l’autre par une filiation directe, forment une lignée de chefs-d’œuvres qu’on peut bien dire unique dans l’histoire de la poésie traditionnelle.* Tous les trois portent à un égal degré la marque d’une main créatrice; et si l’invention du sujet appartient au Scandinave, le Breton, qui transforma la vise danoise, le Français qui développa ensuite le gwerz breton, ne lui cèdent en rien pour la richesse et la vigueur du génie.

“Dans l’esprit de l’auteur danois, la rencontre du chevalier et de la fée est l’événement capital à quoi tout le reste est subordonné; et c’est aussi où il a déployé la poésie la plus prestigieuse. Au lieu commun légendaire il ajoute cette chevauchée dans le crépuscule du matin, ce bal des elfes au pied de la colline, cette invitation à danser par où l’une d’elles signifie au chevalier son amour, et de tout cela compose une admirable scène, où le charme pénétrant du symbole s’unit à la beauté plastique de